

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 8 (1863)
Heft: 9

Artikel: Réflexions sur l'artillerie suisse
Autor: Perrot, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-329891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉFLEXIONS SUR L'ARTILLERIE SUISSE.

Nous cherchions à établir l'année dernière dans un article intitulé : « Réflexions sur l'armée Suisse », la différence qui devait exister entre une armée permanente et une armée de milices (1).

Nous trouvions que les règlements mis entre les mains de cette dernière devaient se distinguer par leur simplicité et leur côté essentiellement pratique.

Nous disions que le temps manquait à une armée de milices pour qu'elle pût loger dans sa mémoire une foule de détails certainement tirés de l'expérience, mais trop difficiles à retenir.

Nous demandions que l'on tint davantage compte de l'intelligence du soldat milicien ; que l'on s'efforçât avant tout de développer son jugement en matières militaires, et que l'on basât peu sur les sciences de mémoire.

Essayons aujourd'hui de restreindre notre sujet et de l'appliquer plus spécialement à l'artillerie.

L'artillerie dans tous les pays du monde est une science qui demande des connaissances étendues et variées ; pourquoi alors revendiquons-nous pour nos officiers d'artillerie avant et par dessus tout le développement de leur jugement ? Nous paraissions nous mettre en contradiction évidente avec la manière de voir de toutes les autres armées, nous semblons vouloir prouver un paradoxe et cependant nous n'en maintenons pas moins notre dire ; essayons de justifier ce que nous venons d'avancer.

L'artillerie en est-elle arrivée en Suisse à son point culminant (nous parlons ici de son développement comme arme appelée à faire campagne, laissant de côté le point de vue technique), et, si ce n'est pas le cas, quelle peut en être la cause ?

Nos aspirants et officiers reçoivent dans les écoles respectives des théories nombreuses et variées ; ils parcourent à la vapeur le vaste champ de l'artillerie, ils étudient tout, mais tout superficiellement, et il ne pourrait en être autrement ; or à quoi sert une science qu'on ne possède pas à fond lorsqu'il s'agit de la mettre en pratique ?

L'on nous dira sans doute que le but que l'on se propose en poussant aussi loin l'instruction de nos officiers n'est point d'en faire des constructeurs, des poudriers, des fondeurs, des ingénieurs, etc. ; mais bien de les mettre sur le chemin afin de leur faciliter une étude plus approfondie de ces différentes branches pendant leurs loisirs en dehors du service.

Nous comprendrions déjà mieux sous ce point de vue la science de

(1) Voir nos 5 et suivants de 1862.

l'artillerie telle qu'elle est enseignée chez nous et nous pourrions admettre que réellement elle produit des fruits, si, d'un autre côté, nous n'étions frappés par les considérations suivantes :

Abstraction faite de toute personnalité, quels sont les chefs sous les ordres desquels, au feu, nous préférerions nous trouver ? Aurions-nous égard dans notre choix à la science, à l'érudition, à la facilité de développer telle ou telle théorie ? Evidemment non, nous rechercherions un homme dont le caractère soit trempé, un homme de bon sens, au jugement pratique, cherchant dans sa tête plutôt que dans des règlements la solution de tel ou tel cas dans lequel il peut se trouver tous les jours ; nous chercherions un chef qui, au moment donné, sût faire avancer en son lieu l'artillerie sous ses ordres et ouvrir à temps son feu.

Voilà au fait et au prendre le but que tout notre militaire doit chercher à atteindre, savoir *faire usage* de ses armes en face de l'ennemi.

Chaque branche militaire a un but, et c'est en vue de ce but que tout doit être dirigé dans son instruction.

Chacun de nous connaît par son expérience personnelle, les fatigues de la vie militaire en Suisse ; il ne serait pas possible de développer une plus grande activité ; or nous ne pensons donc point augmenter encore le cercle des connaissances à acquérir, mais nous demanderions peut-être d'en restreindre le nombre pour s'attacher plus spécialement à la seule qui trouve réellement son emploi en campagne.

Nous chercherons du reste à voir s'il n'y aurait pas un moyen d'économiser un peu de temps sur certaines choses, et s'il ne serait pas possible, même en conservant le système d'études adopté, d'arriver au but que nous envisageons comme ayant la plus haute importance.

Si l'on nous objecte qu'une armée ne peut se passer de gens de l'art, d'hommes techniques connaissant à fond toutes les branches de l'artillerie, nous demanderions s'il ne serait pas plus avantageux de pousser dans cette direction quelques jeunes gens aptes à ces études ; c'est du reste ce qui se fait dans d'autres pays, où tous les officiers d'artillerie font à la vérité des études spéciales et sérieuses des différentes branches de leur arme ; mais que deviennent ces connaissances pour les $\frac{3}{4}$ après 10 ans de service ? Nous en jugeons par ce que nous avons vu de nos propres yeux, le côté pratique de leur métier voilà ce à quoi ils s'adonnent, et ce ne sont que les officiers qui, montrant un goût décidé pour l'étude, se vouent aux spécialités.

Après une école de recrues, il nous semblerait qu'un officier devrait être à même de savoir, par exemple, commander et instruire sa

section, de bien la conduire, de manœuvrer avec elle d'après des suppositions, et cependant nous voyons que cela n'est pas d'ordinaire le cas ; pourquoi ? Parce que retenus souvent par toute espèce d'études loin de leurs soldats, il ne leur reste pas le temps nécessaire pour apprendre à les commander. Et voilà cependant de quoi dépend le bon emploi de notre arme.

Que nous ayons un temps entièrement voué à la théorie et à la pratique comme cela a lieu pendant nos écoles d'aspirants et la première partie de nos écoles centrales, rien de mieux, car ce temps est destiné à l'étude ; mais que nos officiers, du moment où la troupe est là ne la quittent plus, l'instruisent eux-mêmes, car l'on ne sait réellement que ce que l'on a soi-même enseigné, que nos instructeurs n'instruisent plus, mais fassent instruire sous leur surveillance.

Nous demanderions que chaque officier se soit tellement familiarisé avec la tactique et l'emploi de l'artillerie en campagne qu'après avoir même oublié tous les détails techniques de son arme, cette science restât clairement présente à son esprit, et pour cela il faut non seulement une étude théorique, mais qu'il ait eu l'occasion de l'appliquer, car une théorie quelconque ne sera bien comprise que si elle a été appliquée dans toute espèce de circonstances.

Quelle ne sera pas la position d'un officier connaissant à fond l'emploi de son arme au jour des manœuvres ou du combat ? Il remontera dans bien des cas le moral de l'infanterie qu'il sera appelé à soutenir, tandis que si, tâtonnant, hésitant dans tous ses mouvements, il ne sait pas discerner l'adversaire sur lequel il doit porter ses coups, nous le demandons, quel usage fera-t-il des pièces qui lui sont confiées ? Ayons donc ce but devant les yeux et voyons par quels moyens nous pourrions l'atteindre.

Nous n'avons point eu l'avantage de faire campagne, mais d'après notre faible expérience toute pratique en matières de ce genre, et d'après le jugement d'anciens militaires ayant fait de la guerre leur métier, nous en sommes arrivé à la conviction qu'à l'heure du combat le bon sens et un jugement sain sont les causes *si ne qua non* du succès.

Nous croyons que du moment où une batterie sait ôter et remettre l'avant-train vivement, marcher en colonne au trot, se former en bataille, serrer les intervalles et les reprendre, faire une marche de flanc, le moment est arrivé où l'on doit s'appliquer essentiellement à l'emploi de l'artillerie en campagne.

N'oublions pas que sous le feu de l'ennemi on manœuvre peu un jour de bataille ; une batterie prendra peut-être trois ou quatre positions et cependant combien de temps ne consacrons-nous pas à ces

exercices d'écoles de batterie qui, à la vérité, rendent nos troupes plus manœuvrières, mais ont le grand tort de ne pas développer nos officiers et nos sous-officiers au point de vue tactique.

Si l'armée Suisse veut tenir tête à des armées permanentes, qu'elle n'essaie pas de se mesurer avec elles dans des manœuvres compliquées; disons-nous bien que ce sera seulement dans son courage, son bon sens pratique et sa fermeté qu'elle sera en droit d'attendre les gages du succès.

Que chaque armée conserve le cachet de sa nationalité; le Suisse n'aime ni la ruse, ni les artifices, ni une politique perverse; il aime marcher droit au but; et reculer par système pour attaquer d'autant plus vigoureusement après est une manœuvre antipathique à ses instincts.

Basons donc notre système d'attaque ou de défense sur le caractère éminemment chevaleresque de notre peuple; que notre manière de combattre soit simple; que nos troupes soient habituées à des marches longues et rapides, car une armée qui arrive à temps sur le point dangereux de l'adversaire a déjà à demi vaincu, et que notre armée plus que toute autre cherche en cas de défense son salut dans des retours offensifs tellement violents qu'ils renversent tout ce qui leur ferait obstacle.

C'est de près que nos Suisses sont à craindre, c'est en se mesurant avec eux corps à corps que nos adversaires apprendront à les respecter et à les craindre.

Ne nous faisons pas d'illusion sur nos armes à longue portée, l'adversaire en a aussi; recherchons donc moins le salut de la Patrie dans une lutte à distance où le plus habile l'emportera souvent sur le plus brave, que dans des chocs impétueux où, serrant l'adversaire de près, nous renouvellerons l'exemple de nos pères qui, par une semblable tactique surent partout où ils se montrèrent sur le champ de bataille, faire respecter par leur valeur le drapeau qu'ils défendaient.

Prenons les choses telles qu'elles sont et parlons sans détour, c'est un soldat qui parle à ses frères d'armes.

Ayant assisté à plusieurs réunions de troupes, nous avons été surpris en voyant l'embarras dans lequel se trouvait bon nombre de nos officiers d'artillerie; nous avons été surpris, et cependant tout bien pesé, nous aurions plutôt lieu de nous étonner s'il en avait été différemment.

L'artillerie ne manœuvrait plus seule, elle avait d'ordinaire le rôle d'arme de soutien à jouer, elle avait à régler ses mouvements, le choix des positions d'après les autres armes, le but n'était plus une cible,

c'était celui qui devait être choisi par le commandant de batterie, or lequel choisir ? L'embarras augmentait.

Puis, ce n'était plus simplement des manœuvres de batterie à exécuter, les manœuvres étaient aussi simples que possible. Fallait-il avancer ou reculer, rester en position, changer de but, suivre l'infanterie ou la précéder ? Mais tout cela c'était autant de questions entièrement nouvelles ; aussi nous comprenons et l'embarras dans lequel on se trouvait et les fautes commises.

On nous dira : « mais c'est précisément pour cela que nous avons nos réunions de troupes ; » à la vérité, mais ce n'est plus là le moment d'enseigner à un commandant de batterie le rôle qu'il a à jouer ; si dans les exercices préliminaires de son arme, il n'a pas appris à faire un choix rapide et juste d'une position, si par différentes suppositions il n'a pas été préparé à faire ce qui se présente en campagne, l'artillerie commandée par un tel chef rendra peu de services, et sera plutôt un embarras pour les armes qu'elle devrait soutenir.

Il est vrai que des exercices de l'artillerie prise isolément ne peuvent complètement remplacer, pour l'instruction, la présence des autres armes, mais il est plus vrai encore que ce n'est plus lors de sa réunion avec celles-ci que nos officiers doivent apprendre ce qu'ils ont à faire.

Il est de fait que tout ce qui sort une troupe de la routine ordinaire, comme par exemple un combat sérieux, amène une certaine confusion momentanée ; sous le feu de l'ennemi dans un terrain coupé et accidenté, il sera souvent impossible de placer une batterie avec les intervalles réglementaires ; si les pièces ne se gênent pas réciproquement, l'alignement sera une chose toute secondaire, les unes arriveront plus vite à ouvrir leur feu que les autres qui auront peut-être plus de peine à se mettre en position ; pourquoi donc ne formons-nous pas nos soldats à cette irrégularité apparente qui sera d'autant plus militaire qu'elle se rapprochera davantage de la réalité ; non seulement nous verrons que nos officiers, sous-officiers et soldats y prendront un vif intérêt, mais surtout ils se développeront le jugement et le coup-d'œil.

Nous avons beaucoup d'artilleurs en Suisse qui cherchent dans l'alignement d'une batterie la preuve de sa capacité manœuvrière ; nous, nous regardons avant tout au temps qui lui sera nécessaire pour prendre position et ouvrir son feu.

Combien de fois exercerons-nous ces différentes manœuvres ? C'est une question à laquelle chacun répondra.

L'on nous dira sans doute qu'il ne se passe pas d'école ou de cours

de répétition où un ou deux jours ne soient consacrés à des exercices de campagne, soit à des marches militaires.

Si ces courses militaires étaient faites comme elles devraient l'être, si du chef au soldat chacun pouvait en revenant s'avouer qu'il a enrichi son cercle de connaissances, si l'intérêt et l'activité de chacun étaient tenus en suspens, si l'on pouvait conserver un souvenir agréable de telles courses, si elles servaient à chacun d'encouragement pour compléter le cercle des connaissances qui auraient fait défaut dans bien des cas, si la discipline y gagnait, si le goût militaire s'y développait, certainement nous serions les premiers à avouer qu'elles sont de la plus haute importance.

Eh bien, à notre avis, à la seule exception près des marches sur un terrain coupé, du tir à des distances inconnues et de l'établissement d'un bivouac, nous ne retirons aucun des avantages énumérés tout à l'heure ; nous croyons pouvoir admettre que ces courses sont sans valeur au point de vue de l'emploi de l'artillerie en campagne.

Nous demandons de ne point vouloir nous citer quelques exemples qui contrediraient, sinon en tout, du moins en partie, notre assertion, nous savons qu'heureusement ils existent, mais ils font l'exception et l'exception confirme la règle.

Pourquoi ces courses ne répondent-elles pas au résultat qu'on serait en droit d'en attendre ?

Nous dirons d'abord qu'elles peuvent être faites sous un double point de vue ; d'abord sous celui de la marche, puis sous celui de l'artillerie en campagne.

Nous croyons ne rien exagérer ; plus que cela, nous croyons rester dans le vrai en disant que la manière dont elles sont faites ne satisfait entièrement ni à l'un ni à l'autre de ces buts.

Voulons-nous développer nos facultés physiques dans telle ou telle branche, voulons-nous par exemple apprendre à monter à cheval, à faire de la gymnastique ou des armes, nous commençons graduellement, montons pendant une ou deux heures par jour, faisons de la gymnastique ou des armes pendant une demi-heure, puis prenant plus de souplesse et de force, n'éprouvant aucune fatigue, nous prolongeons la durée de ces exercices, et nous en arrivons à monter pendant 5, 6, 8 heures et plus si cela est nécessaire, sans avoir l'idée d'envisager cela comme un travail pénible. Mais chaque homme apprend à marcher dès sa plus tendre enfance et il n'est aucun de nos soldats qui chez lui n'ait fait des courses de 6, 8, peut-être 10 lieues ; d'accord, mais basons nos raisonnements sur des faits incontestables ; eh bien, ces faits nous montrent que des marches de 5, 6, 7 lieues sont trop fortes pour nos soldats, car si pendant ces courses nous

voyons nos hommes profiter de toutes les occasions pour monter sur les pièces ou les caissons, nos officiers avoir souvent beaucoup de peine à maintenir un bon ordre de marche, si plusieurs de nos soldats ont les pieds blessés, nous devons reconnaître qu'évidemment la fatigue y est pour beaucoup.

Mais que ferons-nous en campagne, si des distances de 6 lieues sont trop fortes, puisqu'en réalité nous pourrions avoir à faire 10 lieues et davantage encore ? D'abord avant d'en venir aux mains avec l'ennemi, il s'agira de se concentrer, de faire des marches répétées, chaque soldat sentira que ce ne sont plus des exercices, mais que le salut de la patrie en dépend, il sentira que s'il veut suivre son corps, il lui faut un effort physique et moral, il sentira que de cette marche peut dépendre le gain d'une bataille ; son moral sera constamment tenu en suspens par le désir d'arriver à temps ; les plus braves nourrissant dans leur cœur le désir ardent de se mesurer avec leurs ennemis redonneront du cœur aux faibles ; la présence d'un ennemi toujours menaçant relèvera le courage de la troupe et en resserrera toujours plus les liens.

Et nos officiers et sous-officiers, combien leur autorité gagnera à ce sérieux de la position, quelle activité ne développeront-ils pas ! Eux aussi seront les premiers intéressés à ce que non-seulement leurs soldats arrivent, mais à ce qu'ils arrivent en bon ordre. Un chef de section, responsable de ses hommes, de ses chevaux, de son matériel, de ses munitions, saura que s'il veut en faire un généreux emploi au jour du combat, il devra les ménager, ou y vouer tout son intérêt pendant les jours qui le précèdent.

Puis l'artillerie ne marchera pas seule ; appelée à soutenir les autres armes, elle les accompagnera, et rester en arrière serait pour elle un déshonneur ; il s'établira cette rivalité généreuse qui en fera la valeur.

Nos marches offrent-elles les mêmes stimulants, reconnaissons-nous dans le tableau fidèle que nous venons de peindre, l'image de nos courses militaires. Certes cela serait à désirer, mais hélas, nous nous abstenons de répondre.

(A suivre.)

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le département militaire fédéral, sur la demande de la société militaire fédérale des officiers, a proposé les trois questions suivantes, pour être mises au concours l'année prochaine :